

LE SOUFFLE DU RÊVE

Guy MASAVI

A man in a dark shirt is shown in profile, looking upwards towards a large, glowing fire that appears to be breathing or blowing out of a hole in a stone wall. The fire is bright yellow and orange, with a white, smoke-like base. The stone wall is made of irregular, reddish-brown stones.

MASAVI

Le souffle du rêve

Guy MASAVI

Oeuvre publiée sous licence Licence Art Libre (LAL 1.3)

Image de couverture : <https://flic.kr/p/4UvLot>

En lecture libre sur Atramenta.net

Le souffle du rêve

Qu'est-ce que je fous là ? Une question qui trottait dans la tête de Bob depuis quelques heures. Même si les lieux où il usait ses sandales n'étaient pas les mêmes. Il charriait ses cinquante balais avec une tronche de déterré sous une barbe de trois millimètres et un teint pâle hors saison. Là, assis à même la tôle dans un fourgon délabré et surchauffé, brimbalant sur un petit chemin de Lozère suspendu entre deux Causses, sa journée défilait dans ses pensées. Entouré de jeunes, *dreadlocks* sur le crâne, coincé entre une guitare et un mouflet qui dormait sur ses genoux. Peut-être, était-il là sans trop savoir pourquoi, lui qui n'avait rien à faire là. Un détail sans importance en définitive depuis la mort de Betty.

Cet hiver, il cherchait un emploi, il y croyait encore ! Bordel ! Une soirée de détente s'était offerte à lui avec quelques vieux copains rescapés du cercle oublié des indignés.

NON AU GAZ DE SCHISTES, NI ICI , NI AILLEURS

Était écrit sur la banderole au-dessus du troquet. Cela valait bien un jaune ou deux, chips et cacahouètes justes assez pour dormir sans souper, seul ce soir-là dans son lit trop grand avec ses cauchemars récurrents d'hommes casqués et de violence gratuite...

L'hiver s'était écoulé et les CV de Bob revenus négatifs quand ils revenaient. En revanche le Gaz de schiste qui menaçait les Cévennes mobilisa très fort les bobos des villes, des paysans de Lozère et les marginaux des grands Causses. Des collectifs anti gaz de schiste

fleurissaient partout, si bien que les élus locaux décidèrent d'entrer aussi dans la fête un samedi d'août à la rencontre du préfet.

Sur la route, en début d'après-midi, ses sandales dans le goudron gluant, il était plongé dans ses pensées d'apprenti précaire. Alignant mentalement additions et soustractions, économies, assurance vie, et le prix du kilomètre en voiture, celui du restaurant ou du cinéma, puis des pâtes et des pommes de terre.

— Pour bouffer, ça devrait aller, pensait-il quand ce vieux pot de Léon l'avait interpellé.

— Salut Bob ! Tu n'as rien à faire ?

Ils étaient trois dans son fourgon à bout de souffle, des connaissances de l'hiver dernier.

Ça sentait la sueur et le foin dans la caisse. Il venait de Florac pour donner du courage aux élus qui n'en avaient guère de coutume, selon Léon. Selon lui, l'univers n'en avait pas non plus, il n'avait que le temps devant lui. La terre en revanche n'en avait plus beaucoup, du temps. Dieu mort, fallait compter que sur nous même, qu'il disait. Sacré Léon, une brute épaisse au cœur d'or, capable de rouler son joint au milieu du chaos en regardant se croiser sur sa tête les grenades et les cocktails Molotov. Qu'ils viennent monter leurs derricks dans la garrigue, il saurait les faire sauter.

C'était un bon mois, ça, le mois d'août, pour trouver un préfet, pour boire un coup au frais. Il y avait presque plus d'écharpes tricolores devant la préfecture que de Nimois en soutien. Les bobos de la ville à la plage, les rues autour s'étaient garnies de Cévenols et de marginaux de tout poil, venus en car ou en fourgons tagués.

Le soleil aidant, la chaleur montait pour les rudes Lozériens et la bière aussi dans les troquets voisins. Pour les jeunes au torse nu ou presque nu pour les filles, l'air était plein de chants, de percussions et sentait bon le foin. Bob n'était ni bière, ni foin, ni poing levé, ni motivé, ni jeune.

— Qu'est-ce que je fous là ? pensait-il encore sous 35 degrés à l'ombre rare de ce début d'après-midi.

Il pouvait secouer sa tête aux rythmes des djembés, admirer la pureté des courbes des jeunes adolescentes la peau tatouée d'argile rouge des Causses cévenols. Il pouvait rire aux pitreries des clowns et rester béat d'admiration pour cet athlétique garçon qui escaladait torse nu et avec souplesse, la façade préfectorale. Rien ne le sortait du sentiment tenace de ne pas être du jeu.

Bientôt s'étala sous les fenêtres du préfet une banderole où l'on pouvait lire avec le dessin d'une feuille de cannabis :

TOUCHE PAS À MON SOUS-SOL NI A MON HERBE

Il y avait bien une femme aux cheveux bouclés, plus fine, plus belle et plus mûre, au goût de Bob, au milieu de cette engeance juvénile. Carole, qu'ils l'appelaient, elle était brune et bondissante, mais le soleil plombait tout, même l'ombre des frêles feuillages, même l'enthousiasme et même l'envie de lui sourire.

Il y eut des projections d'eau près d'une fontaine voisine, il y eut une chorale, il y eut un temps lourd et l'attente pesante de l'issue d'une négociation sans suspens entre notables élus ou pas. De gaz de schiste, il n'y en aurait pas, temps que des militants improbables, ni associatifs ni institutionnels ni issus de partis et surtout ni autorisés seraient là à sauter et chanter même sous un soleil de plomb.

Léon observait avec inquiétude la troupe joyeuse.

— Ils n'ont pas les codes ces jeunes, ça va péter, pensait-il.

Bob n'y comprenait rien et ne voyait que joie et innocence. N'y voyait que Carole là où Léon présageait le pire avec son œil de vieux militant anarchiste pour qui le pire serait de ne pas aller au contact de quelques flics zélés.

Si Bob ne savait pas pour quoi il était là, ces saltimbanques savaient. Ils n'avaient besoin de personne pour décider à leur place des slogans ou des affiches. Leur jeunesse et leur joie de vivre, leur spontanéité et leur sincérité, le spectacle vivant grimé en clown ou peinture de paix sur le visage, offraient une vague de fraîcheur à cette manifestation plombée par la chaleur. Prévue pour des élus entre élus bedonnants, leur écharpe sur le nombril, la petite collation au sommet

entre gens respectables et civilisés, tournait en fête populaire non autorisée par le préfet.

Trois individus passèrent devant Bob d'un pas pressé. Un pas qui n'allait pas avec l'air figé et la canicule, ni dans le rythme des djembés au milieu des pieds-nus dansant, des torsos nus se déhanchant, des robes fendues savamment déchirées qui volaient au gré des pulsations d'une joie authentique.

Un hurlement fusa.

Le djembé se tut, la gaieté tomba et au pas de danse se substitua des pas de course désordonnés, un mouvement de foule, une rumeur sinistre qui confluèrent vers une ruelle longeant la préfecture. L'un des trois individus, que Bob avait remarqué, tirait par les cheveux le jeune grimpeur des murs préfectoraux. Les deux autres, armés de matraques télescopiques et de bombes lacrymogènes, maintenaient à distance la foule qui n'émettait désormais que cris et sifflements.

Bob, plus que jamais, se demandait ce qu'il foutait là, emporté par un flot furieux qui l'éloignait de l'ange aux cheveux bouclés qui avait pris soudain des airs de lionne au-devant de la troupe des manifestants. Un gosse haut comme trois courges pleurait aux pieds de Bob. L'enfant ne savait pas, non plus, ce qu'il foutait là, ni même pourquoi il s'accrochait au pantalon de cet inconnu. Ils se laissèrent porter à l'écart de la furie qui gagnait. Tous deux poussés par la foule, trouvèrent salut sur le capot d'une voiture.

À quelques mètres, le jeune acrobate s'agrippait aux grilles d'une fenêtre alors que son agresseur essayait de l'en détacher, mais en vain. Devant, ses deux compères poursuivaient leur besogne en écartant la foule à coup de matraque à hauteur de tête.

Une femme en prit un sur le crâne, ce qui ne fit qu'amplifier l'ardeur des manifestants contre les provocateurs qui portaient à leur bras le brassard de la BAC. Trois autres flics sortirent d'une porte dérobée de la préfecture et fendirent la troupe avec les mêmes armes pour porter secours à leurs collègues et ménager un couloir pour leur prise de guerre. Certains jeunes sortaient de la cohue en se tenant une joue en sang ou une arcade sourcilière béante. Mais d'autres prenaient le relais avec pour seules armes leurs torsos nus et les

mains ouvertes en l'air en signe de non-violence pour exercer une pression constante sur les flics. La tignasse blanche de Léon se distinguait aux avant-postes avec ses poings fermés. Bientôt, le jeune homme dut lâcher prise sous la strangulation d'une violence inouïe qu'exerça l'un des molosses. L'agression porta la tension à son comble. Le saltimbanque à la limite de l'asphyxie fit signe à ses amis d'abandonner. Tous reculèrent, sauf Carole déchaînée qui s'acharnait comme une lionne sur les doigts du policier en essayant de les écarter pour libérer sa proie, dix malheureux petits doigts sur un battoir de flic fermé sur la gorge de sa victime qui perdit soudain conscience. Carole fut aussi happée par les policiers qui s'engouffrèrent enfin par la petite porte de la préfecture. Avant sa fermeture, Bob, sur le toit de la voiture, vit clairement le regard de Carole se porter sur l'enfant à ses pieds.

Et le gosse de crier :

— Mami ! mami !

La porte claqua et l'enfant fondit en sanglot. Au chahut général se mêla le vacarme des coups de poings et de lattes que Léon, un foulard sur le nez, balançait sur la lourde fermée.

L'enfant serrait la main de Bob. Ils étaient seuls au monde sur le toit de cette voiture. Ils se demandaient vraiment ce qu'ils foutaient là, tous les deux, glacés par les visages sévères de cette foule qui tantôt chantait joyeusement.

Derrière la cohue, deux élus bedonnants, portant fièrement l'écharpe, jouaient du portable. Un élu traîne toujours derrière pour ramasser des miettes de gloires toujours bonnes à saisir dans un tweet ou devant une caméra.

Le con ! Dans cette ruelle, il n'y avait que des beignes à prendre, seraient-elles symboliques. Il allait comprendre.

— À quoi ça sert ton truc tricolore sur la poitrine ? Qu'ils criaient, les jeunes ! Nous on n'a pas voté pour toi ! On votera jamais pour des notables élus professionnels. Mais, pour virer Total ou Toréador on sera là en première ligne et toi à parader derrière avec ton écharpe de merde en représentation, mais tu n'es qu'en représentation toujours et tu ne nous représentes pas ! Il faut libérer notre copain !

Et vite ! téléphone à ton trou du cul de collègue qui parle avec le préfet en bouffant des petits fours, dit lui qu'on prend des coups ici !

Ce que fit le notable aussitôt, pour apprendre quelques minutes plus tard que Carole était en garde à vue à l'hôtel de Police au motif de violence et rébellion. Le jeune grimpeur était hospitalisé.

Bob à cet instant ne se demandait plus rien, comme tous ceux qui étaient dans la rue. Carole devint une camarade à libérer sur le champ ! La troupe de jeunes baladins dépenaillés et sans ordre fila à l'hôtel de police. Bob, le marmot et Léon les suivirent.

Devant le sinistre immeuble de la cogne, une rangée de pandours casqués attendaient de pieds fermes. Un commissaire de police les devançait.

— On vient libérer Carole, notre camarade ! qu'ils lui dirent les jeunes au commissaire.

— C'est impossible, on attend son avocat et elle est en garde à vue pour 48h.

— Alors, on l'attendra ici quarante-huit heures !

— Non ! C'est interdit !

— Ce qui est interdit, nous, on en décide en assemblée générale !

Et les jeunes de s'asseoir en cercle au pied du commissaire et des robocops éberlués.

— Putain ! Ils sont allumés, ces gosses, pensa Léon, ils vont se faire massacrer.

Bob et Léon, les seuls manifestants, la cinquantaine passée, s'approchèrent du commissaire de quelques années leur aîné. Entre vieux cons on peut s'entendre, qu'on dit.

— Faut comprendre, commissaire, ils sont jeunes !

— J'en ai rien à foutre ! fit le gradé, qu'ils dégagent, sinon je donne l'ordre au gardien de les expulser.

Et Léon d'expliquer à la joyeuse bande assise en tailleur que s'ils ne sortaient pas, ils seraient virés avec pertes et fracas

— Ah ? fit l'un d'eux, on va en discuter en AG

— Qu'est-ce qu'ils disent, fit le commissaire

— Heu, qu'ils vont en discuter !

— Et ça peut durer longtemps ?

— Pas mal ! fit Léon, il faut le consensus.

Le gradé était patient, une qualité pour un flic. Un officier de gendarmerie aurait dégagé depuis longtemps ces petits cons comme ils disaient, eux les gendarmes, et du sang sécherait déjà sur le goudron.

— Dites-leur que je leur donne dix minutes ! Pas une de plus !

Et Léon de s'en aller expliquer cela aux jeunes, alors que certains d'entre eux se roulaient déjà un joint.

Bob resta avec le flic. Le gamin s'était calmé et regardait avec terreur ces hommes casqués et armés.

— C'est votre fils ? s'interrogea le commissaire suspicieux.

— Non, je pense que c'est le petit fils de celle que vous gardez.

C'est ainsi que Bob fut autorisé à voir Carole dans sa cellule. Histoire de lever un doute légitime. Elle avait les yeux rouges et quelques ecchymoses sur le visage, mais restait d'allure fière et déterminée. Elle reconnut, soulagée, son petit fils Simon. Elle expliqua dans un sanglot que son fils était le grimpeur de la préfecture et le papa du petit Simon. Elle avait perdu la raison quand elle avait vu l'agression des flics de la BAC sur son fils. L'avocat venait de lui annoncer qu'en définitive, elle serait libérée rapidement, car aucune charge n'avait été reconnue contre elle. Les violences policières injustifiées avaient été filmées par la caméra d'une chaîne de télé locale. En revanche, son fils était à l'hôpital et dans le coma, suite à la strangulation du policier, et elle désirait se rendre auprès de lui le plus rapidement possible. Bob buvait ses paroles, tandis que le gamin serrait sa grand-mère. Cette dernière lui demanda de ramener Simon en Cévennes près de sa maman au Souffle du rêve, le festival de musique d'où ils venaient tous et où ils séjournèrent depuis huit jours.

Il ne se posa soudain plus de question, le Bob. Il irait en Cévennes. Il irait au Souffle du rêve. Il irait au bout du monde si Carole le souhaitait. Un tendre et un sentimental, qu'il était le Bob, et c'était pas faute de lui avoir joué des tours, la tendresse, au Bob. Mais il était incorrigible.

Il sortit déterminé quelques minutes plus tard avec le petit Simon.

Le commissaire avait un air défait devant ces hurluberlus qui le défiaient. Les pandours impatients d'en découdre s'apprêtaient à enfiler leur casque, quand les nouvelles qu'apportait Bob débloquent la situation. Les jeunes reculèrent et attendirent dehors la sortie de Carole qui ne se fit guère attendre.

Que foutait-il là dans le fourgon de Léon ? Se demandait Bob en route pour le Souffle du rêve, ce festival perdu sur un causse lozérien au milieu de nulle part. Les yeux du petit garçon qui s'éveilla soudain répondirent à sa question. Il avait ceux de sa grand-mère. Il faisait chaud, mais l'air qui passait par les ouvertures se rafraîchissait en même temps que la garrigue lâchait prise aux châtaigniers. Des profondes et vertes vallées schisteuses cévenoles, le véhicule s'élevait vers les Causses calcaires et arides. Le soleil jouait avec le crépuscule, tantôt absent tantôt surgissant d'un col, offrant le chaud puis le frais.

Bientôt la caisse ballotta sur une route étroite bordée par un campement où tentes et fourgons cohabitaient au milieu des bosquets. Des gens calmes et décontractés marchaient au bord de la route. Un flux étrange et serein semblait glisser vers le couchant. La vieille caisse s'arrêta devant une guérite de construction sommaire faite de palettes.

Là, on te demandait le nom qui te plaisait, on ne te demandait rien d'autre que ce que tu voulais donner. On te priaait seulement de ne pas apporter d'alcool en ce lieu et tenir ton chien en laisse si tu en avais un. Bob et le petit garçon qui avait retrouvé le sourire dans ce flux familial, marchèrent sous une brise encore chaude au soleil doré. Ça et là, quelques tentes se distinguaient entre taillis et buissons sur un sol d'argile rouge et de pierres calcaires presque blanches.

Une musique étrange venait mourir dans les oreilles de Bob, portée par le filet d'air chaud qui ébrouait parfois la cime des bosquets, une voix que portait une mélodie suave au rythme d'un hang drum céleste qui semblait éteindre doucement le soleil. Yackch'é s'appelait le groupe qui évoluait sur la scène d'un petit vallon. Un duo qui alliait la voix séraphique d'une femme crâne rasé

et en tunique blanche, aux percussions cristallines d'un musicien à l'élégance naturelle d'un moine bouddhiste.

Bob et Simon débouchèrent dans ce vallon étrange occupé de yourtes et de tipis, de maisons rondes, de terre et de chaume, de chapiteaux bariolés que les derniers rayons du soleil illuminaient.

Devant la scène, un peuple de jeunes aux vêtements amples et colorés, un peuple d'hommes et de femmes grimées d'argile rouge ondulait dans les volutes de leurs joints au rythme de Yackch'é.

Le souffle du rêve s'élevait là, dans ce village autogéré, un village, sans alcool ni violences, juste hallucinant d'ordre et de paix sans uniformes. L'esprit de l'anarchie planait là sans ses penseurs. Ici, à presque mille mètres d'altitude, on cueillait des brassées d'idées sauvages, on cultivait l'utopie à la force d'une jeunesse étrange pleine de projets à inventer puis à partager. La buvette et le chapiteau de restauration affichaient l'unique tarif homologué : prix libre !

Simon lâcha la main de Bob pour courir vers sa maman qu'il avait reconnue dans la foule pressée devant la scène.

Son papa était sorti d'affaire, un coup de téléphone de Carole avait rassuré toute la communauté.

À la nuit tombée, Bob et Léon se retrouvèrent. Ils partagèrent un joint devant un feu de bois, un peu à l'écart de la fête. Yackch'é s'était tu, un grillon avait pris le relais à deux pas et un jongleur de feu dansait au loin. Un souffle de rêve adorablement frais agita le buisson voisin. Sous la voûte d'un ciel d'été étoilé, les deux hommes revivaient la désespérance de la plaine, le tumulte des haines xénophobes et la violence des riches qu'attisait un prétendu ordre républicain devenu complice. Le gâchis du dogme croissance sur la terre nourricière. Leurs combats vains pour une république sociale et contre la montée du racisme.

— Je me demande ce que je fous là, fit Léon. Ne trouves-tu pas que l'on fait marginaux dans ce coin à notre âge, avec nos slogans révolutionnaires chevillés au cœur, mais usés jusqu'à la corde, au milieu de ces jeunes allumés et naïfs qui semblent avoir tout compris.

— Ils ont compris Léon ! On est deux vieux cons ! Mais pour la

première fois depuis longtemps, je me sens bien ici, fit Bob aux anges, dans les volutes de son pétard, je pense que ce que j'ai de mieux à faire, désormais, c'est d'y rester.

Fin

FIN

Merci pour votre lecture.

Vous pouvez maintenant :

- [Donner votre avis à propos de cette œuvre](#)
- [Découvrir d'autres œuvres du même auteur](#)
- [Découvrir d'autres oeuvres dans notre catalogue](#)
[« Nouvelles »](#)

Ou tout simplement nous rendre visite :

www.atramenta.net

Suivez-nous sur Facebook :

<https://www.facebook.com/atramenta.net>